

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.
L'An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....\$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER.....\$15.15 \$7.55 \$3.75 \$1.30
Les abonnements se paient par chèques d'ordres.

Le Numéro  **Cinq Sous**

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.
L'An 6 Mois 3 Mois 1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS.....\$1.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00
POUR L'ETRANGER.....\$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00
Les abonnements se paient en T. P. et en T. S. de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 15 AOUT 1907

80ème Année

AUX ETATS-UNIS.

17 Millions par jour.

Un article du vicomte G. d'Avenel :
Il se passera bien du temps encore avant que l'on ait fini de "découvrir" l'Amérique. Ceux qui l'habitent la connaissent à peine sous tous ses aspects, car elle se transforme sans cesse. Il y a récemment par l'Alliance française aux Etats-Unis, à venir donner une série de conférences sur notre histoire économique et sociale, j'ai profité de mon séjour parmi ce peuple, que je n'avais pas vu depuis neuf ans, pour noter les derniers faits de son histoire d'hier.

Dans ce continent enfiévré d'affaires, la plus grande "affaire" c'est l'agriculture. Par la nature des choses, elle semblait devoir être pastorale et extensive, par le caractère des individus, elle est devenue très vite scientifique et industrielle. Les procédés souvent décrits et qui semblaient caractériser naguère le fermier transatlantique, ne sont plus les siens. Il faut en prendre son parti et modifier là-dessus les opinions qui avaient cours il n'y a pas longtemps encore.

On nous disait que "les Américains demandent au sol des moissons successives jusqu'à ce que la terre soit épuisée ; qu'en certains endroits, les fumiers s'accumulent dans les étables et les parcs à bestiaux, et que plutôt que de s'en débarrasser pour recouvrir les champs, on démonte les hangars et les bâties pour aller les reconstruire dans un lieu moins encombré..." Or, tout cela doit être relégué dans le domaine d'un passé déjà presque légendaire.

Le contraste subsiste entre le nombre des hommes et l'étendue des terres, et il se fonde toujours des villes où se transportent à la fois des hôteliers et des artisans, des fournisseurs, des journalistes et des waitmen de tramway, de tout enfin, sauf de ce que nous appelons en France des "bourgeois", espèce ici inconnue. Je viens de rencontrer sur ma route pas mal de ces villes-villages, à maisons sans rues, à rues sans maisons, et surtout sans pavages, que desservent des cars électriques filant tantôt sur des pistes de gazon, tantôt entre des fondrières d-boue. Mais l'ère chaotique et primitive a pris fin dans ces champs acquis à la propriété privée, et l'agriculture américaine poursuit son ascension par des voies tout autres que celles où on l'avait vue débiter.

Aussitôt qu'elle vit les rendements cesser d'être rémunérateurs, elle se réforme. Non seulement elle fait maintenant le plus large usage des engrais artificiels et elle adopte un assolement qui n'a rien de fantaisiste, mais elle modifie la nature de ses récoltes. Les premiers pionniers, préoccupés, il y a trente et quarante ans, de "faire de l'argent" immédiat, avaient cultivé n'importe quoi, n'importe où ; ceux d'aujourd'hui appliquent leur terroir aux produits qui lui conviennent davantage. Les Etats du Nord-Est (New-York, Ohio, Pennsylvanie), découragés par les résultats misérables de leurs emblavements, abandonnent le blé et se tournent vers l'avoine, l'herbe et l'industrie laitière, pour lesquels ils sont admirablement doués. Dans le Sud, des fermes à coton, rapportant net 63 francs l'hectare, ont été converties en fermes à bétail et à foin, donnant un bénéfice triple.

En additionnant les terres où l'on récolte présentement le maïs, le froment, les autres céréales, le foin, le coton et les produits de moindre importance, on n'arrive pas en tout à 140 millions d'hectares. C'est beaucoup par rapport à la population ; ce n'est guère par rapport à l'énormité du territoire, six fois plus vaste. Ce n'est donc pas, comme on pourrait le supposer, du don naturel d'une quantité gigantesque de terres que les Américains tirent surtout leur prospérité, puisqu'ils n'en exploitent qu'un faible ot. C'est avant tout du parti qu'ils

en savent tirer. La preuve, c'est que le "rendement de chaque hectare", pris isolément, a progressé depuis quarante ans, en même temps que le nombre des hectares défrichés augmentait.

Par exemple, les cultivateurs emblavaient en froment 19 millions d'hectares, au lieu de 6 millions il y a quarante ans ; mais ils récoltent 12 hectolitres et demi l'hectare, au lieu de 8 en 1867. Ils font de l'avoine sur 11 millions d'hectares, au lieu de 3 millions en 1867 ; mais, de chaque hectare, ils tiraient alors 22 hectolitres, autant que la France aujourd'hui ; et eux, aujourd'hui, en tirent 23. S'ils nourrissent 20 millions de chevaux, 72 millions de bêtes à cornes et 107 millions de moutons et de porcs—c'est à dire sept fois, cinq fois et quatre fois plus que la France ne possède de ces espèces animales—ce n'est pas avec les pâtures naturelles ou avec le foin, dont ils récoltent seulement deux fois plus que nous ; c'est, pour une grande part, avec le maïs dont ils recueillent, sur 37 millions d'hectares, 23 hectolitres à l'hectare, alors que nous en recueillons 14 et demi.

La pousse régulière et spontanée de l'herbe est beaucoup plus rare qu'on ne pense dans l'ensemble des Etats, dont beaucoup ont à lutter avec la sécheresse. Mais ils suppléent à ce qui leur manque par l'herbage artificiel, par l'alfa, ce foin des climats arides. Ils ont recours au cactus, que ses épines semblent défendre de l'approche du bétail. Moyennant une dépense de 12 fr. par jour—représentant 36 livres de gazoline—un valet de ferme brûle sur pied les extrémités épineuses d'environ 4,500 kilos de cette plante sauvage, qui, mise ainsi hors d'état de nuire, est absorbée avec avidité par les animaux.

Allez au pied des montagnes Rocheuses : ces "déserts d'alkalis", qui figurent encore sur nos cartes d'Amérique, au même rang que le Sahara, et que les géographes nous donnaient hier comme impropres à toute culture, l'intelligence de l'homme est en train de les transformer en un jardin maraîcher, en une aire d'élection pour la betterave sucrière et pour toutes sortes d'arbres à fruits. J'ai vu des hectares d'"alkalis" qui vendaient 75 francs il y a trois ans et sur lesquels on récolte aujourd'hui pour 3,500 francs de cantaloupes.

Ce qu'on nomme "alkali" est un composé variable de sels-chlorures, carbonates et sulfates de soude—distribués par le hasard sur le sol vierge, tantôt répandus à la surface tantôt accumulés à quelques pieds sous terre, dans une proportion qui atteint 6 pour 100 jusqu'à un mètre de profondeur. Ces sels sont un présent historique ou préhistorique des montagnes environnantes. Ils sont descendus des hauteurs, charriés par les torrents et les pluies. Mais ce que l'eau a fait, elle peut toujours le défaire. Il suffit d'inonder la fine poussière blanche qui recouvre ces terres, à jamais stériles semblait-il, pour voir l'alkali se dissoudre et fondre comme un morceau de sucre dans un verre d'eau.

On s'aperçoit alors que ces sels incommodes ne sont autre chose qu'un merveilleux engrais chimique, d'une valeur incalculable, dont la nature a gratuitement doté le pays. Seulement elle n'est montrée trop généreuse ; elle en a mis dix ou vingt fois trop ; il faut enlever l'excédent, qui brûle les plantes au lieu de les faire pousser. Une fois le principe posé, le cultivateur américain en a tiré la déduction ; il a réglé ses irrigations et ses drainages.

Il y a là une culture très savante, une pénétration intime du sol, à qui l'on doit dérober ses secrets. Tout cela ne rappelle en rien le défricheur de naguère et dépasse même nos laboureurs d'Europe. Le propre de la science agricole, en Europe, est de n'être généralement bien connue que des personnes étrangères à cette profes-

sion. La science de l'Américain est petite et de courte visée ; mais elle est très répandue, tout de suite accueillie et appliquée. Aussitôt convaincu, et il n'est pas long à convaincre quand on lui montre une piste avantageuse, il ne délibère pas et change aussitôt ses méthodes, ses outils, ses semences. La fabrication du sucre de betterave augmente ainsi avec rapidité : voici dix ans les Etats-Unis n'en produisaient que 30,000 tonnes ; ils atteignent 350,000 tonnes aujourd'hui.

L'Amérique, on le sait, s'essaye à la vinification, sans y réussir beaucoup jusqu'à présent. Pourtant les cépages de Californie sont propres à fournir du vin commercable, puisqu'ils viennent de servir à reconstituer nos vignobles français. Détail curieux : les vignes de la-bas souffrent, elles aussi, du phylloxera, depuis quelques années, et leurs propriétaires viennent à leur tour en Europe acheter leurs anciens cepages, munis de nos greffes, pour les replanter chez eux.

Il ne suffit pas, pour faire du vin, d'avoir du raisin ; il faut encore avoir de l'habileté et de la patience, cette dernière qualité est peu répandue aux Etats-Unis. Les vins blancs, que l'on paie aux environs de San Francisco, 50 francs l'hectolitre, sont d'un goût agréable et généreux, analogues à nos crus des Côtes-du-Rhône ; les vins rouges, assez alcooliques, sont épaiss, rudes et franchement mauvais. Je pense qu'ils gagneraient beaucoup si l'on pouvait les soigner et les attendre.

Mais les Américains ne veulent absolument pas attendre. Ils prétendent forcer les vins à vieillir en six mois et s'étonnent que les vins s'y refusent. Quelques-uns, ayant entendu dire que les vignerons par mer haïssaient ce vieillissement, embarquent leurs fûts sur des voiliers, leur font faire quelque peu le tour du monde et les réimportent ensuite dans leur pays. Le résultat est d'ailleurs peu encourageant, et il serait plus simple de bâtir de vastes celliers. Les négociants, à qui j'ai fait cette remarque, m'ont répondu que ce système exigerait une trop grosse mise de fonds et ne paierait pas l'intérêt du capital engagé.

Il est très vrai que le marché du vin est fort réduit en Amérique, où l'on ne boit guère à table que de l'eau glacée. Il n'est introduit en tout du dehors que 253,000 hectolitres, dont 36,000 de vins de Champagne, représentés par 4 millions et demi de bouteilles.

Le vin est d'ailleurs, de toutes les boissons, la moins répandue sur le globe ; quoique grande fournisseuse de vins, la France n'exporte en réalité dans le monde entier que 2 millions d'hectolitres de sa production. Nos viticulteurs ne doivent pas ignorer cette vérité désolante : l'humanité ne boit pas de vin. Le plus grand nombre des créatures civilisées—500 millions de Chinois, de Japonais, d'Indiens et de Russes—boit du thé. Un nombre moindre, mais encore très impor-

tant, le monde musulman, la Turquie, l'Amérique du Nord, boit de l'eau claire. En Europe la bière est le liquide dominant : 170 millions d'Anglais, d'Allemands, d'Autrichiens, de Scandinaves, de Belges, de Suisses, de Polonais, ne connaissent que la bière. Le vin n'a même pas pour lui la totalité de la France, puisque 11 de nos départements de l'Ouest consomment presque exclusivement du cidre et 3 ou quatre, dans le Nord, se contentent de leurs brasseries locales.

Tout en améliorant la qualité, tout en accroissant la somme des denrées qu'ils produisent, les Etats-Unis s'ingénient à en augmenter la valeur commerciale ; ils agissent ainsi pour le tabac dont ils sont les plus grands exportateurs. Bien que le cigare de "la Havane" tienne le premier rang dans l'estime des fumeurs, chacun sait que l'île de Cuba n'est revenue pour lui qu'une patrie d'adoption.

Cuba ne produit d'ailleurs que fort peu de tabac ; il n'en sort que 14 millions de kilos par an, moitié plus que des îles Philippines (9 millions), mais deux fois moins que du Brésil et deux fois et demi moins que les îles de Java et Sumatra (35 millions). Les Etats-Unis, au contraire, produisent 330 millions de kilos et en exportent 180 millions par an. La culture de cette plante, demeurée longtemps routinière, devient maintenant scientifique par les engrais, la sélection des semences et le traitement des feuilles récoltées. L'abandon des vieilles pratiques de fermentation en caisses et l'adoption de nouveaux procédés ont amené en Virginie un profit qui varie de 13 à 35 pour 100.

Au reste, l'un des faits récents du mouvement agricole aux Etats-Unis, c'est la renaissance ou, si l'on veut, la renaissance du Sud, longtemps endormi dans son coton, privé d'immigration par la présence des noirs qui écartaient la concurrence de la main-d'œuvre libre, ruiné ensuite par la guerre civile. Les Etats du Sud, par suite de la hausse du coton depuis dix ans, viennent de sortir de cette paralysie ; ils vont venir à eux les capitaux, et les hommes et l'on conçoit, comme une découverte, qu'ils possèdent des trésors en mines de charbon, de fer, de pétrole, en forces hydrauliques aussi qui, dans un rayon de 100 kilomètres autour de Charlottesville, représentent plus d'un million de chevaux-vapeur.

Aux Etats-Unis, le mouvement usinier se continue et vous suit dans la campagne, manufacture de plein air. Cette campagne manque de pittoresque et il n'est pas besoin d'avoir le sens artiste très développé pour en souffrir. Il s'en dégage une forte impression d'ennui, mais aussi de vouloir et de lucre. L'an dernier, les produits de la ferme, agrégés des travaux associés du cerveau, du muscle et de la machine, se sont élevés sur le territoire de l'Union à trente-deux milliards de francs. Ce chiffre, qui nous sert par com-

para son à mesurer le chemin parcouru, surpasse de 4 0/0 celui de l'année précédente, de 3 0/0 celui de 1903 ; il est supérieur de 36 0/0 à celui de 1899.

La prospérité des dernières années a eu pour conséquence une hausse énorme de la valeur des terres. Très diversement réparti, puisqu'il n'est que de 13 0/0 dans les Etats du Nord-Atlantique, tandis qu'il atteint 40 0/0 dans les régions du Sud, des Montagnes Rocheuses et du Pacifique, cet accroissement de valeur vénale des terres cultivées correspond à une somme globale de trente et un milliards de francs depuis 1901.

De sorte qu'à chaque coucher de soleil, depuis cinq ans, la propriété rurale enregistre aux Etats-Unis une hausse de dix-sept millions de francs ; et que, chaque année, elle a augmenté d'une somme suffisante pour rembourser le montant intégral de la dette fédérale encore existante. Cet argent est placé aussi solidement sans doute que dans les coffres-forts des banques ou qu'en titres à bordure dorée des grandes sociétés par actions, puisqu'il est incorporé au sol.

Drame de famille à Versailles.

L'Abeille a fait dans ses dépêches, le récit du navrant drame qui s'est déroulé au sein d'une famille à Versailles. Ajoutons à ce récit de nouveaux détails : M. Huntington père est mort le soir vers six heures, sans avoir rien su du terrible drame qui s'était déroulé à côté de lui.

L'enquête.

M. Hirsch, juge d'instruction commis par le parquet de Versailles à convoquer dans son cabinet Mme Henry Huntington, la femme du meurtrier, ainsi que le père et la mère de celle-ci, M. et Mme Danis, qui sont arrivés à Versailles, venant de Château-Thierry, au reçu d'un télégramme par lequel leur fille aussitôt après le drame. L'entretien de ces témoins avec le magistrat a duré fort longtemps.

Le juge a remis à Mme Henry Huntington une lettre de son mari ainsi conçue :

Je ne crois pas à la réalité. Je suis abattu. Ce que j'ai fait est dû à mon affolement.

Envoie-moi des nouvelles de tous.

Je t'embrasse comme je t'adore.

Mme Henry Huntington et ses parents, avec l'autorisation du magistrat, ont visité le prisonnier à la maison d'arrêt. L'entretien a été, paraît-il, des plus émouvantes.

Chez Mme Henry Huntington.

Comme nous le disions tout d'abord les blessures de Miles Edith, Elisabeth et de M. Douglas Huntington ne sont pas dangereuses. Mais par contre, l'état de M. Alonso, qui a été atteint à l'aisselle droite, est toujours des plus graves.

Nous avons pu nous entretenir avec Mme Henry Huntington à l'hôtel Suisse, où elle est descendue avant-hier en arrivant avec son mari à Versailles écrit un correspondant. Voici les renseignements qu'elle nous a donnés : Ces jours derniers, mon mari reçut à Château-Thierry, où nous habitons, un télégramme l'informant que son père, atteint d'une congestion pulmonaire, était dans un état fort grave. Nous décidâmes aussitôt de venir ici. Dimanche, nous arrivâmes vers six heures et descendîmes à cet hôtel, qui est peu éloigné de la rue de Neauphain.

Mon mari paraissait très énérvé par la fatigue du voyage. Il ne cessait de dire : "Pourvu que mon père vive encore ! Quel accueil vont me faire mes frères et mes sœurs ?" Il me quitta vers six heures et demie. Il paraissait à ce moment plus calme.

Tout à coup, il reparut, affolé, et me dit en balbutiant : "Je viens de faire un malheur. Ils ont voulu me chasser. Je me suis défendu. Ma sœur, parce que je ne voulais pas embrasser ma mère, m'a tiré la barbe. Mon frère Douglas a essayé de me frapper. Alors, j'ai tiré... plusieurs fois... Ils sont tombés... Qu'est-ce que j'ai fait ?" Presque aussitôt on frappa à la

porte. C'était des agents ; ils emmenèrent mon mari au commissariat où je le suivis.

Mon mari, ajoute Mme Huntington, est un neurosthénique, un nerveux. Il a suivi de longs traitements. Je crois que s'il a tiré, c'est qu'il a été exaspéré par des paroles blessantes. Il s'est toujours montré à l'égard de sa famille, comme de tout le monde, loyal et noble de caractère.

C'est en 1896 que mes parents firent connaissance de la famille Huntington, qui habitait alors à Paris, avenue d'Eylau, 27. Mes parents, eux habitant 63, rue de Rennes. Henry demanda ma main. Nos deux familles donnèrent avec empressement leur consentement à notre mariage, qui fut célébré à Saint-Sulpice en juillet 1897.

Pendant une année, les relations de nos deux familles restèrent tout à fait cordiales. Pourtant, le caractère fantasque de mes belles-sœurs fut souvent la cause de légers dissentiments entre nous. Mais, en juin 1898, mon mari eut à mon sujet avec elles une violente querelle. Je ne suis jamais exactement ce qu'il a dit, mais c'était dans l'appar-

tenement de mes beaux-parents, avenue d'Eylau. Je me trouvais dans le salon, avec M. et Mme Huntington et mes parents qui jouaient au whist. Tout à coup, mon mari, furieux, survint, me prit par le bras et m'ordonna de quitter la maison, en me disant : "Nous ne reviendrons jamais ici." Depuis ce jour, Henry et moi, nous n'avions plus revu aucun des membres de la famille Huntington.

Nous avons recueilli, d'autre part, les renseignements que voici : M. Huntington père, qui est mort hier, était commandant dans l'armée américaine. Il prit part à la guerre de Sécession. Voulant se consacrer à sa famille, le commandant Huntington démissionna. Il s'occupa alors de littérature. Puis il fut chargé de plusieurs missions en France par le gouvernement des Etats-Unis. C'est à la suite de ces voyages qu'il se fixa définitivement à Paris.

L'un de ses fils s'est acquis une certaine réputation comme artiste peintre. L'autre publie des nouvelles littéraires dans des revues anglaises et américaines. Il habite, nous l'avons dit, à Versailles, au No 65 de la rue Nationale ; ils occupent un coquet pavillon, entouré d'un vaste jardin. Ceux qui les fréquentent ne parlent d'eux qu'avec estime. Une grande affection paraissait les unir l'un à l'autre. Depuis quelques jours, ils étaient très affectés par l'état de santé de leur père.

A Château-Thierry.

Durant quatre ou cinq mois, chaque année, M. Henry Huntington et sa femme habitaient à Château-Thierry, dans la propriété que possèdent M. et Mme Danis, parents de Mme Huntington. La famille est très estimée dans le pays. M. Danis, après avoir exercé la médecine à Remiremont, tint une pharmacie à Château-Thierry.

Son gendre, M. Henry Huntington, se livrait à la pratique des sports, notamment à la natation. D'aucuns le considéraient comme ne jouissant pas de la plé-

UNE MALADIE PELVIENNE

Don't Peruna Me Guérit en Très Peu de Temps

SAPAIT MA VIE



Mrs. Sophia Caldwell, 1112 McGavock Street, Nashville, Tenn., écrit :

"Après m'être traitée pendant un an sans soulagement pour une leucorrhée résultant d'une descente de l'utérus, qui sapait mes forces vitales, je finis par essayer Peruna, et quand je trouvai qu'il m'aidait tous les jours, c'était presque trop bon pour y croire. Mais il ne m'a pas seulement soulagée, il m'a guérie et en très peu de temps. Je jouis maintenant de la meilleure santé."

"Je suis forte et n'ai plus de douleurs et je crois certainement que toute louange et honneur sont dûs au Peruna."

Des milliers de femmes liront le témoignage ci-dessus de Mme Caldwell.

Des milliers de femmes seront persuadées d'essayer le remède qui l'a guérie.

Des milliers de femmes auront la même expérience qu'elle.

Peruna est le remède dont elles ont besoin. Peruna vient comme une bénédiction pour les femmes qui souffrent.

Mme John Hopp, Webster Ave., Glendale, L. I. N. Y., a aussi été guérie de catarrhe pelvien par Peruna.

litude de ses facultés mentales et prétendent qu'il était sujet à de brusques colères ; la paix du futur ménage en aurait été parfois troublée.

La Chambre de Commerce de Chicago fait appel au président Roosevelt.

Chicago, 14 août.—La Chambre de Commerce de Chicago a envoyé une pétition au président Roosevelt le priant d'intervenir pour effectuer le règlement des divergences qui se sont élevées entre les télégraphistes et les diverses compagnies.

Dans cette pétition les membres de la Chambre de commerce font remarquer au président que la situation est des plus graves et qu'il est nécessaire pour éviter une catastrophe économique que la grève soit promptement terminée ; que le public américain en général souffre de cet état de choses et que les difficultés entre les grévistes et les compagnies pourraient être facilement réglées par l'intermédiaire des autorités de Washington qui dans la confiance peuvent prendre le rôle d'arbitres.

Pour un Tir à la cible portez cinq cents à l'épicier et demandez un paquet de **Zu Zu** "GINGER SNAPS" Vous ferez mouche à chaque coup. NATIONAL BISCUIT COMPANY



JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE lui rappelait un pénitencier ; que chacun faisait pénitence ici pour quelque faute commise dans un autre monde que les portes de ce pénitencier ne s'ouvrent devant nous que pour un autre monde. Il a dit : Que les hommes intelligents n'employent jamais le mot Hebert, qu'il n'est pas de condition humaine. Nous pourrions cependant améliorer la condition de pauvre. Nous pourrions avoir plus de ceux qui paient et qui paient de ceux qui s'échouent lamentablement dans la tombe. Nous DEVONS aider les malades, nous DEVONS donner. Un est plus heureux de donner qu de recevoir. La compassion des misères d'autrui doit être infinie, elle agit comme une pluie bienfaisante sur un sol aride. Bien heureux celui qui donne.

Donnez s'il vous plaît, car ce don doit aider le pauvre, votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir paillard. Participez à cette grande charité, donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Présentez avec enthousiasme et de tout cœur une noble résolution et Donnez. Veuillez bien ne pas romettre, mais envoyer votre contribution immédiatement à

W. G. TEBALT,
Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane
217 RUE ROYALE.